Best 110

Posters DALTREY-LOU REED

TOUT SUR SANTANA

BEACH BOYS

CARLOS SANTANA

ILS PARLENT : S.CLARKE, C.COREA J.ANDERSON, R.WAKEMAN, VANGELIS...

9e année · n° 110 · SEPT. 77 · mensuel · 6F · 5FS · 60FB · Canada $1.25

HEAVY METAL EN SERIE B

Dans l'ombre des géants de l'électrochoc, de parfaits modèles réduits : gros son, show dévastateur et fans résolus. Ne leur manque que la taille pour jouer les premiers rôles et, d'ailleurs, qui sait... ?

Le heavy-metal c'est comme le thriller. Un genre populaire où se mêlent le pire et le meilleur.
La série B. se situe juste entre les deux, avec ce qu'il faut de vulgarité et de génie pour faire vomir les uns et passionner les autres. A boire et à manger donc, mais presque toujours le grand frisson au bout du compte. Et puis, après le dénouement, les gagnants et les perdants.
Comme les romans ou les films noirs, le heavy-metal engendre ses héros. Mais tous ne sont pas Philip Marlow, Sam Spade ou Mike Hammer. Il y a aussi des Johnny April ou des Al Wheeler...
Tous ne sont pas des Stephen Tyler, Jimmy Page, Buck Dharma, Ritchie Blackmore. Il y a aussi des Phil Lynott ou des Phil Moog...
Le heavy-metal ou hard-rock ou encore power-rock, est une arme redoutable dont se servent les kids pour se battre dans la jungle des villes. Et comme dans les polars, encore, ou certains privés ont pignon sur rue, d'autres, beaucoup d'autres, ne savent pas comment payer le loyer de leur bureau minable, il y a dans le heavy-metal de nombreux groupes cavalant après une gloire mythique. Les plus durs à cuire finissent pourtant par l'attraper, mais trop souvent épuisés par des années de misère, au bout du rouleau. D'autres sortent d'on ne sait où une énergie inépuisable. RUSH, UFO, SCORPIONS, JUDAS PRIEST et surtout THIN LIZZY sont parmi ceux-là. Il est grand temps d'en parler, enfin. La série B. n'est pas un genre aussi miteux qu'on voudrait le faire croire.

RUSH
La surprise

Venu en Angleterre simplement pour enregistrer son sixième album — « Closer to the Heart » — au célèbre Rockfield Studio, Rush a fait sensation en transformant un promotional-tour improvisé en un triomphe total. Ce fut une surprise pour tout le monde, du promoteur aux gens de la maison de disques en passant par le groupe lui-même. Je fus également très étonné d'assister à son concert londonien dans un Hammersmith Odeon plein à craquer. C'est une performance non négligeable quand on sait que friser le sold-out à l'Odeon est généralement l'apanage des groupes confirmés. Certes, Rush commençait à vendre suffisamment en U.K. pour déclencher la sortie pour le moins tardive de son troisième album « Caress of Steel » initialement paru en 1974. Mais de là à imaginer une telle affluence il y avait un pas que personne n'aurait osé franchir. Pourtant, les fans ont des raisons que les media ignorent. C'est pourquoi Phonogram s'est empressé de rameuter la presse locale et européenne afin de la mettre devant le fait accompli, en espérant voir ses représentants rougir de honte face leur propre incompétence. « Ca va changer », m'a dit l'attachée de presse anglaise avec une petite moue triomphante, tandis que des cockies trop excités se faisaient tabasser par le service d'ordre, signe avant-coureur d'une probable Rushmania.Les badges et T.shirts se vendaient comme des bières brunes au bar circulaire. Autre signe infaillible... Rush est un trio canadien qu'il ne faut pas confondre avec Mahogany Rush, de la même nationalité, dont le leader-guitariste Frank Marino se prend pour le fantôme d'Hendrix. Top-group au Canada au même titre que Bachman Turner Overdrive, Rush se taille une belle réputation aux U.S.A., battant à chaque nouveau disque ses records de vente pour décrocher le fameux disque d'or (plus de 500 000 exemplaires vendus) avec « All the World's a Stage », double album live et dernière production sur le marché. Et cela malgré la conspiration du silence qui pèse curieusement sur le groupe.
Rush est généralement assimilé au Heavy-Metal. En fait, la formule du « guitar trio » dans laquelle il opère est un art particulier. Rush est plus près d'Hendrix ou Thin Lizzy que de Black Sabbath ou Kiss. Comme Hendrix et Thin Lizzy, Rush a une approche mélodique des chansons et tente de donner une certaine subtilité aux lyrics ceux-ci étant généralement reliés par un thème central au sein du même album ainsi que le fait Lynott pour T. Lizzy ou Alex Harvey pour le SAHB.
« 2112 », quatrième LP de Rush fait référence aux pensées de Ayn Rand, apparemment écrivain et philosophe. Chaque morceau est « préfacé » d'un extrait de « Anthem », une nouvelle de Science Fiction de Ayn Rand qui donne d'ailleurs son titre à une chanson d'un album précédent « Fly by Night ». Mais contrairement à Thin Lizzy ou Alex Harvey, la musique n'est pas tout à fait à la hauteur des intentions « littéraires ». Elle ne parvient pas à dépasser les limites d'un heavy-métal primaire malgré un réel effort.
Sur scène, Rush joue sans scrupule la carte de l'efficacité racoleuse. Elle est abattue avec l'art consommé, frisant le génie, des vieux routiers connaissant parfaitement les désirs de leur public. Mais Rush ne tire pas des ficelles, ce sont carrèment des cordes. Les trucs marchent si bien que c'en est ahurissant. Par exemple il suffit qu'à chaque break le batteur Neil Peart, moustaches frémissantes, fasse tourner ses baguettes entre ses doigts, bras tendus dans la lumière blanche, pour que le public se dresse et hurle sa joie comme à un exploit de Bruce Lee. Le plan se répète deux à trois fois par morceau et même avec de la bonne volonté je l'ai trouvé un rien fastidieux. Evidemment, çà repart dans un majestueux roulement qui n'oublie pas un seul tom, pas une seule cymbale, ni le gong énorme placé de telle façon que sa frappe en soit acrobatique. Rush fait marcher son public à la baguette... et lui offre sa dose de sensations à bon marché avec une régularité d'horloge, relançant régulièrement un mécanisme par ailleurs bien huilé. La prestation scénique de Rush est affreusement cheap mais foutrement efficace.
Cela dit, Alex Lifeson est un bon guitariste faisant preuve de fantaisie et parfois de réelle inspiration. Son jeu heavy reste toujours attractif, ce qui est une chose assez rare.
Geddy Lee, bassiste et chanteur, est la principale figure du trio, à la manière de Phil Lynott. Lee possède une voix étrange qui rappelle tout à fait celle de David Surkamp, chanteur de Pavlov's Dog, ou encore celle de Jon Anderson mais en moins pure. Dommage, à mon goût, que l'emploi de l'écho pour la rendre encore plus spectaculaire soit trop systématique. Mais comme le gimmick fait délirer la salle, pas de raison de se gêner.

THIN LIZZY

Rush en action mêle le pire et le meilleur, dans ce dernier cas il pourrait rivaliser avec Led Zeppelin ou Blue Oyster Cult eux-mêmes. Témoignage à la clé : « All the World's a Stage » où se cotoie l'inaudible et les morceaux de bravoure de la meilleure veine. Malgré tout, Rush risque fort de rester dans la foulée des grands sans jamais pouvoir parvenir à leur hauteur.

UFO

THIN LIZZY
Enfin

Thin Lizzy est de loin le groupe le plus intéressant de ceux passés ici en revue. Le groupe de Phil Lynott produit une musique réellement originale avec une compétence remarquable. Reste à savoir si la veine créatrice n'est pas tarie après sept albums qu'il est bon de posséder. Toujours est-il que chacun d'entre eux marque une constante ascension vers la maîtrise d'un heavy-funk-rock particulièrement énergique et savoureux. Il faut espérer que le prochain album enregistré à Toronto (échange de bon procédé avec Rush) dépassera la réussite de « Johnny the Fox », excellent album marquant cependant le pas au niveau du renouvellement des thèmes. Thin Lizzy possède parfaitement son sujet, mais il ne faudrait pas qu'il se contente d'en offrir de simples variations. Mais n'anticipons pas, surtout dans le pessimisme...

Formé à Dublin en 1970, Thin Lizzy arrive à Londres en mars 1971. Le groupe se compose alors de Phil Lynott, Brian Downey et Eric Bell. Ce dernier, superbe guitariste aux influences hendrixiennes, quittera le groupe en Juin 1974 et sera remplacé d'abord par Gary Moore (ex-Skid Row et maintenant avec Jon Hiseman), puis par deux guitaristes : l'américain Scott Gorham et l'écossais Brian Robertson.

Entre 71 et 73, le trio original enregistrera trois albums pour Decca et placera dans les Charts un nouvel arrangement du traditionnel « Whiskey in the Jar »

« Thin Lizzy », « Shades of a Blue Orphanage » et surtout « Vagabonds of the Western World » malgré des productions modestes laissaient déjà bien augurer de l'avenir du groupe. Mais celui-ci, sans promotion, ne parvenait pas à s'imposer réellement, le hit obtenu avec « Whiskey in the Jar » restant sans suite. Il lui manquait aussi l'indispensable image et ses disques s'avéraient sans doute trop versatiles.

Ces lacunes allaient être rapidement comblées, dès 74, avec la prise en main du groupe par le label Vertigo qui venait de lancer Status Quo. Si « Nightlife », produit par Ron Nevison que l'on retrouve aux commandes du dernier UFO, suivi de « Fighting », produit par Phil Lynott tout seul, ne sont pas encore des albums parfaits ils permettent cependant de faire s'éclaircir l'horizon. Thin Lizzy doit néanmoins toujours se contenter du circuit épuisant des clubs et collèges.

« Jailbreak », ce que le groupe a fait de mieux jusqu'à présent, implante définitivement la formation dans son pays et lui ouvre les portes des U.S.A. Avec « Boys are Back in Town », un morceau énergique et subtil, la « Mince Lizzy » signe son second smash hit single. La presse anglaise, enfin alertée, s'empare du groupe et fait de Phil Lynott un nouveau « working class hero ». Ce n'est que justice. « Johnny the Fox », dans la même veine, confirme un succès tardif mais ô combien mérité.

Sur le mur aux souvenirs photographiques du Golf Drouot on peut voir Thin Lizzy dans sa forme originale. Le groupe a joué dans le club parisien en 73, mais depuis, sauf erreur, on n'a jamais revu le groupe en France. Thin Lizzy devait faire la première partie de Robin Trower il y a quelques mois au Pavillon de Paris. Hélas, de sombres problèmes de matériel l'en ont empêché. « On avait vraiment envie de jouer à Paris, mais à cause de ces histoires on était comme des cons à l'hôtel... », dit Brian Robertson.

Brian est un garçon bien charpenté. Son visage aux traits fatigués est encadré de longues boucles blondes qu'il peigne avec ses doigts. Il est vêtu d'une chemise aux manches bouffantes dont la coupe féminine contraste avec sa carrure. Un jean et des boots complètent un habillement relativement conventionnel mais dans lequel on sent pourtant un goût anti-conformiste. Mais rien dans son attitude ou ses allures pourrait faire penser qu'il est une rock star. Il ressemble aux cockies que l'on voit dans les concerts. C'est une preuve de l'osmose star/public qui est l'une des clés de la popularité du hard-rock. Stars et fans viennent de la même couche sociale, la classe ouvrière, le savent, et jouent un jeu où les rôles sont interchangeables. Une star peut retourner à l'usine tandis qu'un fan peut « s'en sortir » en grattant une guitare ou en frappant des peaux. Ainsi, la star doit se défoncer jusqu'à l'épuisement pour conserver sa place privilégiée et le fan peut s'identifier facilement à celle qu'il admire.

Voilà pourquoi cette musique dégage tant d'énergie et remporte autant de succès. Voilà pourquoi les musiciens de Thin Lizzy se sont accrochés comme des fous durant des années et qu'ils sont devenus des héros. Et voilà pourquoi enfin Brian Robertson ne ressemble pas à une rock star. Il est et reste un cockney rebelle.

Bref, Thin Lizzy a fini par prendre un élan fabuleux qui lui a permit de traverser l'Atlantique pour aller incendier une Amérique ne manquant pourtant pas de pyromanes. Mais le pays mythique ne semble pas porter chance à ses musiciens. C'est en effet au cours d'une première tournée triomphale que Lynott contracta une méchante hépatite virale qui faillit bien ruiner des années d'efforts. Et puis, au cours du dernier « tour » Brian Robertson se blessa à un doigt et fut contraint de quitter Lizzy. C'est du moins la raison officielle de son départ, car il semblait bien qu'il était plus accaparé par ses projets solos que par le groupe. C'est Gary Moore, l'éternel intérimaire qui le remplaça alors que l'on parlait du retour d'Eric Bell. Mais Brian Robertson annonçait récemment qu'il reprenait sa place. La réintégration sera officielle au Festival de Reading le 27 août. Toujours est-il que Brian participe à l'enregistrement du nouvel album. « Je veux être dans la même position que Joe Walsh par rapport aux Eagles, précise-t-il pourtant, c'est-à-dire que tout en faisant partie de Thin Lizzy je veux pouvoir faire autre chose... »

Voilà donc Thin Lizzy au complet pour continuer à balancer son hard fortement teinté de soul. Car voilà bien l'originalité de la formation. Sa musique porte en elle la synthèse réussie du hard anglais et de la soul américaine. Et puis Thin Lizzy sait faire de véritables mélodies, de chaque morceau une vraie chanson. Autre qualité, la présence de deux guitaristes ne donne pas lieu à d'interminables concours de virtuosité, à aucune facilité spectaculaire mais improductive. Gorham et Robertson jouent avec concision à l'intérieur de morceaux denses, serrés au maximum malgré l'abondance d'idées. La violence, les décibels, le jeu de scène sauvage ne sont pas les seules armes de Thin Lizzy. Son art est élaboré, original et mélodique. En fait, Thin Lizzy est unique.

UFO
Presque identifié

Tout comme Thin Lizzy, UFO a sept ans d'existence et vient de l'écurie Decca (à travers le petit label Beacon) d'où le groupe émigra pour aller chez Chrysalis.